REVUE AFRICAINE

NUMERO 76

ANNEE
1935

DANS CE NUMERO

ARTICLES DE FONDS



OFFICE DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)

Animaux-Totems Nord-Africains

PAR

L. JOLEAUD

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Le totémisme, qui a joué un rôle fondamental dans les débuts de l'organisation sociale de l'ancienne Egypte, a également exercé une grande influence en Berbérie à la fin des temps préhistoriques et même bien plus tardivement (1).

Singes (2). — Les Singes, nous apprend Diodore de Sicile, étaient véritablement tenus pour des êtres sacrés, frères des humains, dans plusieurs villes d'un pays que le texte de l'auteur grec permet de placer vers El Milia (Constantine). Ces constatations furent faites à l'occasion d'une expédition militaire grecque, antérieure à l'occupation romaine, dans le Nord-Est de l'Algérie. Plus tard, depuis le temps de la domination des Césars jusqu'au Moyen-Age, le pays d'El Milia fut celui des Ktama. A l'époque de la conquête de la Petite Kabylie par nos troupes, les rochers du Moul ed Demamène, au Sud d'El Milia, où vivaient et où vivent encore des Magots, étaient habités par des populations troglodytiques, de mœurs fort archaïques.

Or, aujourd'hui le Singe est le totem de villages des Ktama du Rif marocain. Le caractère attribué à cet ani-

mal par certaines populations berbères du Nord du Moghreb a été bien mis en évidence dans les récits du *Maroc inconnu* de Mouliéras, récits dont les remarques à ce sujet rappellent étrangement celles énoncées dans le texte grec de Diodore de Sicile. Enfin ce Quadrumane fut toujours l'objet d'interdictions de vocabulaire au Maroc.

Aux temps préhistoriques, le Magot fut peut-être un totem des tribus dolméniques des Beni Messous, près d'Alger, d'après les observations du Dr Mauchamp.

La même opposition, signalée pour l'Egypte entre l'attitude des habitants des différentes villes vis-à-vis de telle ou telle espèce animale, se retrouve en Berbérie à propos des Singes. Ces bêtes, vénérées au temps de Diodore de Sicile en Petite Kabylie, où quiconque tuait un Magot encourait la peine de mort, faisaient au contraire partie du menu habituel des gens de la Tunisie du Nord, selon Hérodote.

Aujourd'hui il n'y a plus de Singes sur le territoire de la Régence, peut-être parce qu'ils ont été victimes de la pythophagie des anciennes populations de la Zeugitane et de la Byzacène ; il n'en existe pas davantage en Oranie, d'où nous connaissons pourtant ces Quadrumanes à l'état fossile. Par contre, les Magots demeurent fort nombreux dans presque tout le Maroc, ainsi que dans le Nord des départements d'Alger et de Constantine : les légendes qui les concernent, particulièrement chez les tribus les plus archaïques de la Grande Kabylie, les Guetchoula du douar des Beni Ouaddou, « les gens des fils des singes » des flancs du Djurdjura, se réfèrent sans doute au vieux totémisme berbère.

Il n'y a pas de Singes en Tripolitaine. Mais au Tibesti subsistent encore quelques troupes de Cynocéphales, qui sont l'objet d'une véritable vénération de la part des Tibbous. Par cette constatation géographique, nous pouvons raccorder le monde magique berbère ayant trait aux Quadrumanes au monde égyptien, où précisément les Cynocéphales, et accessoirement les Cercopithèques, étaient adorés dans plusieurs nomes. Ce culte des Papions, dont témoignent d'importants cimetières de momies, remontait aussi sur les bords du Nil aux temps préhistoriques, ainsi que le prouvent de nombreux objets figurant des Singes, trouvés dans les ruines datant de l'Enéolithique de Haute Egypte.

Moutons, Chèvres, Bœufs, Gazelles, Bubales, Buffles (3). — Le Bélier, subsidiairement le Bouc ou même la Gazelle et le Bubale, puis un peu plus tard le Taureau, quelquefois le Buffle, ont été le support dans presque toute la Berbérie et le Sahara, d'ailleurs aussi en Egypte, de rites magiques, rites de la pluie dans l'Atlas, rites de l'inondation dans les vallées du Draa et du Nil, rites des eaux artésiennes dans les oasis du grand Désert.

La très grande ancienneté de ces pratiques magiques est démontrée par de nombreuses gravures rupestres, particulièrement dans l'Anti Atlas, la région de Figuig, les monts des Ksours du Sud oranais, le djebel Amour, les vallées de la Zousfana et de la Saoura, le Hoggar et la plupart des massifs sahariens. Sur les plus vieux de ces tableaux rupestres, relevés par G. Flamand et L. Frobenius, principalement dans les chaînes présahariennes, de l'Anti Atlas aux Ksours, figurent des Béliers touaregs casqués et caparaçonnés, urinant ou éjaculant, et devant lesquels des humains, en posture d'adoration, urinent ou éjaculent. Des gravures un peu plus jeunes nous font voir des Taureaux, de race ibéro-berbère ou africaine orientale, également casqués et caparaçonnés, dans la Zousfana et le Hoggar, au milieu de scènes analogues à celles décrites ci-dessus à propos des Béliers. Des statuettes en pierre, représentant en totalité ou en partie des Béliers ou des Taureaux, ont été

aussi trouvées dans diverses oasis du Sahara central par M. Reygasse. Les premiers de ces monuments archéologiques datent de la phase initiale du Néolithique nord-africain ; les plus jeunes remontent seulement à la fin de cette période lithique, contemporaine au Grand Désert, des temps énéolithiques et historiques de l'Ancien et du Moyen Empire d'Egypte. Les Moutons, les Bœufs, les Antilopes et les Buffles sont représentés en nombre sensiblement égaux sur l'ensemble des tableaux néolithiques sur rochers de la Berbérie, où ils se trouvent être les animaux les plus fréquemment dessinés avec les Eléphants et les Lions.

Un homme en adoration devant un Buffle a été gravé aux temps préhistoriques à Ksar Amar (Sud oranais).

Le Bouc et la Chèvre se rencontrent assez communément comme toponymes berbères et cela depuis la plus haute antiquité.

Aujourd'hui des scènes identiques à celles figurées sur les gravures rupestres du Sud oranais ou algérois et du Sahara central, se voient dans le Moyen Atlas, le Haut Atlas et l'Anti Atlas marocains, où Moutons et Bœufs demeurent le support de pratiques magiques d'invocations à la pluie. L'importance de ces rites demeure en effet primordiale pour des populations pastorales vivant en zones steppiques ou subdésertiques. La tribu des Aït Izimer « les fils du Bélier », qui vit toujours dans le Haut Atlas marocain, adorait encore un Mouton au Moyen-Age, suivant El Bekri. D'autre part, dans le Sahara algérien, tunisien, tripolitain, un dieu cornu, Dhou el Kornin, n'a cessé de présider au jaillissement des eaux artésiennes ; des statuettes en or le représentant, mais malheureusement d'ancienneté inconnue, viennent d'être découvertes en Tripolitaine.

Le rôle des Béliers et des Taureaux dans la magie berbère est loin d'ailleurs d'être restreint aux rites de l'eau. Des textes grecs et latins de Pline à Corippus,

nous présentent certains de ces animaux comme les symboles de groupes de guerriers numides aux ordres de Jugurtha et de tribus d'Ilasgues de Tripolitaine luttant contre Jean Troglodyta, sous les noms de Catoblépas, de Gorgone ou de Gurzil. Les écrits de Corippus en particulier témoignent de relations étroites entre Gurzil et Ammon, entre Bœufs et Moutons sacrés.

Avec Ammon, nous touchons peut-être à des notions plus abstraites de la magie berbère et nous arrivons au contact des cultes égyptiens. Les Béliers Ammon, Khnoum, furent les dieux de certains nomes, comme la Vache Hathor, les Taureaux Api, Mnévis, etc. Deux de ces divinités furent appelées à jouer un rôle plus ou moins prépondérant dans la mythologie des sujets des Pharaons. Ammon, conjugué avec Ra, devint presque la base d'un pseudomonothéisme de certaines classes d'habitants de la vallée du Nil, tandis que Api le Taureau évoquait les inondations fertilisantes du Nil Hapi pour les fellahs de l'antiquité : l'homonymie des noms du Taureau et du Nil, les promenades royales du Bœuf Api invocations à la crue, sont autant de témoignages de la liaison, dans la vieille magie égyptienne, comme dans celle de Berbérie, du culte du Taureau et des rites de l'eau.

De nombreuses figurations préhistoriques égyptiennes, datant surtout de l'Enéolithique, relevées notamment sur des céramiques, nous font voir que les inondations du Nil, représentées par des traits ondulés discontinus, sortes d'S, d'N, de Z, étaient déjà alors fêtées par des danses sacrées et des promenades d'animaux variés tenus en mains, Boucs, Gazelles, etc.

SANGLIERS-PORCS (4). — Sangliers et Porcs semblent avoir été, de temps immémorial, frappés d'interdit en Berbérie. Peut-être sont-ce même de simples interdictions de vocabulaire qui furent à la source des informations des nombreux auteurs anciens qui nient la présence

24

du Sanglier et du Cerf en Afrique du Nord. Cependant aujourd'hui la consommation de la chair de Sanglier demeure licite pour les membres de certaines confréries marocaines ; d'ailleurs dans divers districts du Rif la viande des Porcins est presque de consommation courante, de même qu'est pratiqué dans ces cantons l'élevage de Marcassins en semi-domesticité. Des groupements ethniques de ces régions portent même le nom de « fils du Sanglier ». Jadis d'ailleurs le nom berbère de ce Suidé figura dans la toponymie, comme appellation latinisée, de deux cités des Hauts Plateaux sétifiens et tunisiens.

Le Cochon sauvage a certainement joué un rôle important dans le totémisme berbère préhistorique, comme semble bien l'évoquer une gravure rupestre de la région de Guelma, représentant la curée d'un Marcassin par une famille de Lions et pouvant en fait figurer le triomphe du clan des Lions sur celui des Sangliers.

A une ultime évocation de l'antique rôle totémique du Sanglier en Berbérie correspond peut-être le culte superstitieux actuel de Sidi Bou Halloufa à Ammi Moussa (Oran).

Les fouilles récentes des stations néolithiques d'Egypte ont mis en évidence l'opposition qui se manifeste entre le rôle important joué alors par le Porc dans les troupeaux du Delta et par le Bœuf dans ceux de la Thébaïde; certains auteurs ont même voulu voir là une conséquence du développement du matriarcat en Basse Egypte et du patriarcat en Haute Egypte. Les dents de Sanglier étaient recherchées comme ornements par les populations du Delta. Elles servent encore aujourd'hui d'insignes, dans le Rif, avec des touffes de poils de Cochons sauvages, au cours de certaines cérémonies rituelles, qui évoquent peut-être des luttes d'anciens clans. Le Porc était en tous cas élevé couramment dans la région de Tanger au Néolithique, comme l'a montré le P. Koehler.

Eléphants (5). — L'Eléphant, qui figure souvent sur les monnaies des rois numides, à l'avers des pièces, et qui, à l'époque romaine, personnifiait l'Afrique (en fait l'Afrique mineure), a dû être aussi un totem, dont le nom d'Aïn Tellout, « la source de l'Eléphant femelle » (ou du clan de l'Eléphant), près de Tlemcen, perpétuerait le souvenir.

L'Eléphant est l'animal le plus communément représenté dans les tableaux néolithiques dessinés sur les rochers de la Berbérie. Plusieurs de ces gravures rupestres du Sud oranais représentent des combats d'Eléphants et de Félins : souvent un grand Eléphant y est figuré, protégeant des Eléphanteaux contre des Lions ou des Panthères. Ces scènes peuvent être interprétées comme des réminiscences de luttes de clans, au même titre que la gravure de Guelma.

L'Eléphant a joué certainement aussi un rôle notable dans les rites de l'eau, comme en témoignent à la fois des textes grecs et latins et des gravures préhistoriques des chaînes Présahariennes algériennes.

Bien qu'en Haute Egypte, le nome de l'Eléphant soit, suivant certains textes pharaoniques, de création plutôt tardive, ce Proboscidien figure néanmoins parmi les emblèmes de clans préhistoriques. Sa localisation géographique se serait faite aux confins de la Haute Egypte et de la Nubie, au voisinage de l'île de Philé, de l'« île de l'Eléphant », d'où précisément étaient censé venir les crues du Nil.

Lions, Panthères. — Le Lion est, après l'Eléphant, l'animal sauvage le plus commun sur les tableaux néolithiques des rochers de la Berbérie. Parmi ces gravures préhistoriques, un peu partout dans la contrée, se voient des Félins, qui semblent être, les uns, des images de Carnassiers représentant des clans, les autres, des êtres humains déguisés en Lions ou en Panthères. Dans cer-

taines fêtes saisonnières de l'Aurès ou du Haut Atlas marocain figurent d'ailleurs encore à l'heure actuelle des hommes-lions ou des hommes-panthères.

Un Lion est souvent gravé sur les monnaies des rois indigènes Juba Ier et Juba II. Ce Félin se retrouve sur des monnaies et des peintures comme compagnon de l'Afrique personnifiée ; peut-être même la déesse à tête de Lion sculptée à Bir Bou Rekba (Tunisie) était-elle « le génie de la Terre d'Afrique ».

Le Lion a fait, dans les temps modernes, l'objet constant d'interdictions de vocabulaire en Berbérie ; nombre de Carnivores de cette espèce passaient pour être nés sur la tombe d'un marabout, dont ils détenaient la baraka, notamment chez les Flitta d'Oranie.

LIÈVRES. — Les clans de Touaregs Hoggars nobles revendiquent aujourd'hui pour ancêtres éponymes, la Gazelle dorcade, la Gazelle mohor et le Lièvre. Leurs tribus seraient venues du Sud marocain, où l'un des foyers des plus vieilles traditions locales se place dans le Tazeroualt, peut-être « le pays du Lièvre ». Au Moyen Age, le roi du Tazeroualt se livrait encore un certain jour à une curieuse manifestation rituelle en tuant la plus grande quantité possible de gibier.

Objet de nombreuses interdictions de vocabulaire en Berbérie, le Lièvre a certainement été autrefois un totem berbère, peut-être au temps où régnait encore dans cette contrée le matriarcat : à Doucen, dans le Sud constantinois, un tumulus renfermait, en effet, à côté du squelette d'une femme, orné de bijoux en bronze et en fer, les squelettes de douze Lièvres, qui avaient été enterrés en même temps que le personnage inhumé dans ce tombeau.

Un Lièvre est dessiné sur deux images des rochers du Sud oranais. Une autre gravure rupestre des monts des Ksours représente un homme aux oreilles de Lièvre en

face d'un Félin : elle se rapporte sans doute encore à une lutte de clans.

Le Lièvre figure aussi parmi les emblèmes de nomes égyptiens.

ORYX (6). — Tout près du Tazeroualt se trouvait le centre des populations Lemta et Lemtouna, qui tiraient leur nom de celui de l'Oryx, le « Lemt » des auteurs arabes : ces Senhadja ont, dans les temps modernes, transporté ce nom jusque dans la région de Fès. Dans l'Ouest du Sahara une étrange homonymie s'observe d'ailleurs entre les noms de l'Oryx et du Lion, comme il en existait déjà une dans l'ancienne Egypte.

Le même radical se retrouve en Berbérie, sous des formes plus ou moins différentes, appliqué à des animaux variés, Addax, Gazelles, Moutons touaregs. Ce radical a été considéré comme dérivé du latin Dama, littéralement animal dompté. Evidemment un tel vocable conviendrait bien aux Oryx, Addax et Gazelles, bêtes communément élevées dans les étables de la vallée du Nil aux temps de l'Ancien Empire, et aux Gazelles, demeurées fréquentes jusqu'aujourd'hui dans les troupeaux des pasteurs berbères du Sud. Mais ne s'agit-il pas plutôt en l'occurrence d'un terme du plus vieux langage méditerranéen, appliqué à divers animaux, peut-être à la suite d'interdictions de vocabulaire.

L'Oryx figure sur les gravures rupestres du Sud marocain, à Zénaga (Figuig) et du Sud oranais, à Taghtania, Oued Cheria, etc.

Cette Antilope comptait aussi parmi les emblèmes des nomes d'Egypte. Elle se trouvait déjà au nombre des totems préhistoriques de la vallée du Nil : c'était l'insigne d'un clan purement africain, qui personnifia par la suite Seth, l'homme-dieu en lequel devait se concrétiser la résistance aux envahisseurs asiatiques des autochtones nilotiques aux temps énéolithiques protohistoriques. Le triomphe des Horiens sur les Suivants de Seth, est syn-

crétisé par l'image d'un Faucon posé sur le dos d'un Oryx. Les gens de Seth, qui ne se soumirent pas aux nouveaux arrivants, s'enfuirent en Tripolitaine, où, au Fezzan, des gravures rupestres représentent précisément Seth, selon L. Frobenius : or, diverses données historiques semblent devoir faire admettre que les Senhadja du Grand Désert occidental, Lemta, Lemtouna étaient originaires de la Libye.

Mouflons (7). — Deux tribus du Maroc, les Fechtala de l'Ouergha et les Fechtala du Tadla portent le nom berbère du mâle du Mouflon à manchettes. Cet Ovicapridé paraît bien d'ailleurs avoir été, et être encore dans une certaine mesure, un totem au Moghreb : un massacre de cet animal se trouve en effet au couronnement des portes de la ville nouvelle d'Erfoud au Tafilalet.

J'ai comparé, aux Egypans des fêtes de l'Achoura des Aït Isaffen (Anti Atlas oriental), une gravure rupestre néolithique de l'Oued Cheria (Sud oranais), où un personnage couvert d'une peau de Mouflon à manchettes vient de sacrifier un animal auquel le lie une ligne sur le dessin : les mots en tifinar, qui accompagnent ce tableau, peuvent avoir quelque rapport avec les vocables touaregs modernes Elem, pl. Ilemaouen « peau » et Irhar « être sec », Terhart « fait d'être sec ». Pline nous parle des Egypans de l'Atlas participant aux feux de joie et Elien nous apprend que les bergers et les artisans libyens portaient souvent des peaux de Mouflon.

En Egypte des momies de cet animal ont été repérées en diverses localités ; d'autre part, une statuette préhistorique de femme porte l'image du Mouflon comme motif correspondant à un tatouage ; enfin le manche en ivoire du couteau de silex d'Hassaya représente exclusivement sur sa ligne 4 et sur ses deux faces des Mouflons, qui pourraient, comme les Eléphants du même objet prédynastique, figurer un ancien clan nilotique.

Cerfs (8). — Des hommes vêtus d'une peau et masqués d'une tête de Cerf, pourvue de sa ramure, sont peints sur les parois d'une grotte des environs de Grombalia dans la région de Tunis. Peut-être s'agit-il du déguisement de membres d'un clan, assez influent pour avoir causé une interdiction de vocabulaire frappant les Cervidés en Berbérie orientale : telle pourrait être l'origine des affirmations de nombreux auteurs anciens, qui ont mentionné l'absence des Cerfs en Libye ; une remarque semblable a été faite ci-dessus pour les Sangliers.

Crocodiles (9). — Une gravure rupestre relevée au Fezzan et qui représente un grand Crocodile, suivi d'un petit, peut aussi se référer à un clan de Crocodiles. Ce Reptile est d'ailleurs encore l'objet d'une véritable vénération de la part des Sahariens, partout où il subsiste à l'état de relique dans les mares du Grand Désert, aussi bien chez les Azdjer qu'en Maurétanie.

Peut-être y-t-il un rapport entre le Crocodile vénéré par les Sahariens et la légende des sources occidentales du Nil, dont nous entretiennent les auteurs de l'antiquité. L'origine première du Nil devrait être cherchée dans le Haut Draa du Sud marocain ; disparaissant dans les sables du Mhammid, le Nil reparaîtrait plus à l'Est, sous la forme du Rheris-Daoura, puis du Guir-Saoura, lignes de thalwegs dont les eaux superficielles convergent d'ailleurs parfois encore vers le Touat. La notion d'un Nil, aux eaux plusieurs fois absorbées par l'Erg, a dû être suggérée par les foggara des oasis : elle était prouvée, aux yeux des anciens, par la présence de Silures, de Chromides et surtout de Crocodiles, dans les lacs du coude du Draa, du Tafilalet et du Touat. Cette donnée biogéographique a pu être expliquée par le rejet de Poissons vivant dans les eaux artésiennes de l'oued Rir et de Thèbes. Il est même possible qu'il y ait quelque rapport entre ces traditions légendaires et le voyage

mythique des morts égyptiens de l'Est à l'Ouest du Nil par le « Douat », monde souterrain gardé par des Crocodiles et composé essentiellement d'un fleuve et de ses deux rives.

Le Crocodile était adoré tout particulièrement dans la partie de l'Egypte confinant à la Tripolitaine, dans le Fayoum. C'était, comme l'Oryx, une bête typhonienne. Toutes celles-ci se classaient parmi les animaux nilotiques, personnifications de clans subjugués par les Horiens asiatiques ou refoulés dans le Sahara tripolitain et au delà. Or les gravures rupestres du Fezzan et des Azdjer représentent des animaux typhoniens, qui reparaissent rarement ailleurs sur les tableaux rupestres nord-africains : Crocodiles, Hippopotames, etc... figurés selon E.-F. Gautier et M. Reygasse, notamment sur le fond de lits d'oueds desséchés ; je pense que là encore il peut s'agir d'invocations rituelles au retour de l'eau en un pays devenu plus ou moins récemment désertique.

Sans doute des gravures rupestres du Sud oranais, où s'observent des Crocodiles (?) ou des hommes masqués en Crocodiles (?), parfois à côté de Serpents, ont-elles aussi quelque rapport avec les rites de l'eau, comme les images d'Eléphants qui accompagnent les plus anciennes d'entre elles. De cette vénération des Crocodiliens de la faune résiduelle barbaresque témoignerait encore la consécration par Juba II dans le temple d'Isis à Césarée, d'un individu ramené du Draa par des émissaires du roi de Mauritanie. Il peut exister des rapports ethniques entre ces faits et la documentation que vient de découvrir M. Griaule au Soudan occidental, où, dans la région de Sanga-Soro (Bandiagara), des peintures sur rochers de Crocodiles (?) et de Serpents (?) font l'objet de manifestations rituelles liées à la commémoration des grands morts, à la circoncision, à un culte solaire, lunaire et stellaire, enfin à l'évocation des organes féminins externes et internes de la reproduction.

Najas et Cérastes. — L'emploi que font du Naja les charmeurs de Serpents des pays berbères est sans doute une réminiscence des rites magiques dont ce Reptile était un des principaux acteurs jadis, en Egypte notamment.

Au temps de l'antiquité classique, un dieu serpent berbère était vénéré à Thucca (Dougga, Tunisie), sous le nom de Jacolon. Plus anciennement les Psylles de la Libye désertique étaient déjà célèbres comme charmeurs de Serpents : Lucain signale leurs pratiques magiques, tandis qu'Elien nous apprend qu'ils avaient contracté une alliance avec les Cérastes ; cette dernière affirmation révèle le caractère totémique du nom de ces populations de la région des Syrtes, nom qui est évidemment une imitation du sifflement des Ophidiens.

Des gravures rupestres du Sud Oranais (Taghit, Barrebi, Dermal, Moul Maktouba), toutes datant d'ailleurs de la phase récente, nous font voir des Cérastes cornus, associés aux images de Crocodiles ou d'hommes masqués en Crocodiles, mentionnés ci-dessus. .

Le Naja de Libye, connu dans l'antiquité sous les noms de Basilic et de Serpent royal, fut le sujet de nombreux récits fabuleux, qui se référaient à sa puissance mystérieuse. Sans doute le Naja a-t-il été le thème initial de la description des Ophidiens monstrueux de Berbérie signalés dans les écrits des anciens ou évoqués dans les narrations imagées de nos contemporains indigènes. Strabon parle d'un grand Serpent dont le dos était garni d'herbe et qui vivait chez les Ethiopiens occidentaux, au Sud du Maroc : c'est sans doute le moderne Tsabâne ou Serpent à crinière des montagnes du Sahara tunisien ; L. Lavauden pense qu'il s'agit, dans ce dernier cas, de Najas venant de changer de peau ou ayant conservé, accrochés à leur région cervicale, des débris de leur ancienne livrée, comme il en vit une fois un individu dans le Sud de la Régence.

Un homme charmant un Naja figure déjà sur une gravure rupestre d'Assouan, en Haute Egypte, comme l'a fait remarquer H. Breuil. L'Ouazet ou Uréus était considéré par les sujets des Pharaons comme la déesse des moissons, sous le nom de Renemout : c'est à elle qu'était confiée la garde des champs contre les Rongeurs, dont les troupes immenses produisaient parfois des disettes complètes dans la vallée du Nil. Cet Ophidien était donc en fait ainsi le protecteur du roi, personnification de la puissance végétative dans le pays.

Varans. — Le Varan du désert est tenu par les Touareg pour un totem, « un oncle maternel » et aussi pour un Djinn, « un génie » des tribus nobles de ces Berbères sahariens. Une légende synthétise cette tradition, en même temps qu'elle se fait l'écho de l'opposition constante au Grand Désert, des Chamba et des Touareg : les Arabes, dit-elle, auraient obtenu qu'un Touareg soit changé en Varan, afin de pouvoir le tuer et le manger.

Suivant les Chamba, la morsure de cet animal, qui est accusé de têter les Brebis, entraînerait l'infécondité, mais sa chair préserverait des effets du venin des Vipères et des Scorpions.

En Egypte, le Varan du désert fait partie de la ménagerie habituelle des bateleurs, avec le Naja. Jadis, le Varan du Nil figurait à côté du Crocodile et de l'Hippopotame, parmi les animaux typhoniens.

Autruches et Cigognes. — Les Autruches constituent l'un des thèmes habituels des gravures rupestres néolithiques du Sud Oranais. Au djebel Seba, un homme est dessiné en posture d'adoration devant une Autruche. A Moghar Taghtani, un homme et une femme sont dans la même position en face de deux Ruminants qui urinent et de deux Autruches : ce second tableau évoquerait donc l'existence d'une relation établie, dans l'esprit des populations nord-africaines, entre l'Autruche et les rites de

l'eau. Cette impression semble confirmée par deux gravures d'El Koréma : sur la première, une Autruche est placée au milieu de Ruminants casqués et urinants ; sur la seconde une Grenouille se trouve devant une Autruche. On sait que la Grenouille est encore à l'heure actuelle l'objet d'un culte en Berbérie. A l'oued Cheria, un Bovin est encadré, en avant et en arrière, d'une double ligne horizontale, qui figure évidemment de l'eau ; cette double ligne ondulée aboutit au dessin de deux Autruches, tandis qu'au voisinage se voient un Eléphant, un Oryx et un Bovin urinant. L'ensemble a certainement trait à un rite de l'eau. Enfin à Djattou des Autruches sont juxtaposées, sur un même tableau, à des Bovins, dont les flancs sont marqués d'une ligne ondulée simple ou double figurant l'eau. Tous ces dessins rupestres semblent donc se rapporter à la liaison qu'établissaient les Néolithiques entre les Autruches et l'eau.

La ligne ondulée synthétisant l'eau sur de nombreuses gravures préhistoriques du Sud Oranais (Eléphants du djebel Bes Seba et de l'oued Cheria, Bovins et Autruches de Djattou et de l'oued Cheria), comme sur les plus anciens monuments écrits égyptiens, est peut-être l'origine de la tifinar ayant la valeur de I, première consonnance du libyque Ii, « eau » mot déjà mentionné dans les écrits de l'antiquité classique.

L'Autruche n'est pas à proprement parler un animal originellement désertique, comme on est généralement tenté de le croire : ce Ratite, qui a successivement abandonné les Zahrez, le Meknassy du Sahel Tunisien, les Daïas du Sud Oranais, le Nefzaoua, enfin le Sahara central et oriental se maintient seulement dans le Sahara occidental, où règne une humidité relative. Comme le Varan des sables, mais peut-être un peu moins directement que le Naja, l'Autruche est guidée avant tout, dans sa répartition géographique, par l'hydrologie locale. Bien qu'omnivore, cet Oiseau est surtout végétarien ; suivant

les saisons, il fréquente les bas-fonds argileux, les dunes, les dépressions interdunaires ou les peuplements d'Acacias, dans lesquels il trouve tel ou tel végétal qu'il apprécie particulièrement alors. Si ce Ratite circule dans les régions sans eau, il ne se passe pourtant pas volontiers de boire : lorsque l'eau fait totalement défaut, il souffre beaucoup, surtout durant les mois qui précèdent l'hivernage au Sahara soudanais ; par contre l'Autruche s'abreuve régulièrement pendant les chaleurs dans les zones où subsiste de l'eau en permanence. C'est sans doute cette affection de l'Oiseau-chameau pour les rares points d'eau des pays subdésertiques, qui a dû guider les anciens Berbères dans leur choix de cet animal comme support de rites d'invocations à la pluie.

Peut-être pourrait-on concevoir comme une ultime évocation du culte néolithique de l'Autruche dans les contrées nord-sahariennes, le fait que le marabout de Tamdrout (oasis du Draa supérieur) élève des Autruches, qui l'accompagnent dans ses tournées de ziara (offrandes).

Des esquisses d'Autruche sont parfois tracées sur des fragments de coquilles d'œufs de ce Ratite, trouvées dans les stations néolithiques tunisiennes et constantinoises.

Des coques d'œufs d'Autruche ont aussi été découvertes peintes ou gravées dans les tombes préhistoriques et historiques d'Egypte.

Sur des poteries et sur des graffiti prédynastiques sont représentés des groupes de trois à cinq Autruches conduites par un gardien ; dans plusieurs de ces dessins rupestres le conducteur des Oiseaux est figuré l'air altier et le chef coiffé de deux plumes de Ratite ; sans doute ces Autruches étaient-elles ainsi groupées autour d'un personnage important, tel que le fait s'observe encore dans le Sud du Maroc, comme je l'ai signalé ci-dessus.

Sur les peintures des céramiques prédynastiques l'Autruche est, avec la Gazelle, l'animal de beaucoup le plus fréquent au milieu des scènes magiques de danses, pratiquées lors des inondations du Nil qu'indiquent alors des signes analogues à nos lettres S, N, Z : sans doute y avait-il en Egypte comme en Berbérie quelque relation traditionnelle entre le Ratite et les rites de l'eau.

Alexandre de Myndos affirme que le Porphyrion ou Poule Sultane est un Oiseau sacré chez les Libyens : S. Gsell se demande si l'auteur grec ne visait pas, en fait, dans cette affirmation, la Cigogne, qui, à l'heure actuelle, est encore l'objet d'une vénération très générale en pays berbère.

Faucons et Vautours. — Un Faucon est représenté sur une gravure rupestre de Tisserfin (Sud Oranais), dans une attitude qui rappelle étonnamment celle du Faucon Horus « Iment », du Faucon Occidental des nomes « tehenou », c'est-à-dire libyens, de l'Ouest du Delta : devant l'image du Rapace égyptien se dresse une plume d'Autruche fichée dans le support de l'Oiseau ; en avant et en bas du dessin du Faucon berbère sont tracés des traits qui pourraient correspondre à la partie inférieure d'un objet tel que celui figurant sur les hiéroglyphes égyptiennes.

Contrairement à ce qui s'observe en arabe oriental, où le Faucon est généralement désigné par un mot spécial Bâzy, en arabe moghrebin ce Rapace est appelé habituellement Teïr, « l'Oiseau », « l'Oiseau par excellence », ou encore Teïr el hors, « l'Oiseau noble » : ce dernier mot a été comparé à l'égyptien horus, nom du dieu-faucon. Le Bâzy d'Orient semble être le Burny des Arabes occidentaux, Rapace célèbre, à Constantine notamment, où un dicton s'exprime ainsi : « lorsque le Burny se fait entendre, plus aucun Oiseau ne chante ».

Le traité de fauconnerie moghrebine d'El Figigy relate de nombreuses traditions populaires concernant les Aigles et les Vautours. La légende classique qui lie le sage

Loqman au Vautour Lubad a sans doute quelque rapport avec un ancien tabou.

Tous les ans, au printemps, a lieu, à Constantine, « la fête des Vautours », au cours de laquelle sont sacrifiés, sur les pentes du djebel Sidi Mçid, de nombreux Moutons offerts en sacrifice aux Rapaces habitant les gorges de l'oued Roumel.

Il est curieux de constater qu'un Faucon et un Vautour sont figurés au-dessus du rocher des sources apparentes du Nil à Philé, dans le Ier nome de la Thébaïde. Le IIe nome a comme divinités le Faucon Horus momifié et le Vautour de Haute Egypte Nekhebt, tandis que le IIIe nome, après avoir eu pour dieux le Faucon et le Taureau Boukhis, adora le Bélier Ammon et le Vautour Mout.

Ainsi à travers toute l'Afrique du Nord des clans semblent avoir eu jadis pour protecteurs des Faucons ou des Vautours.

Comparaison des animaux totems préhistoriques égyptiens et berbères (10). — Parmi les animaux-totems préhistoriques de Berbérie, le Bélier, le Taureau, l'Oryx, le Crocodile, le Naja, le Faucon et le Vautour ont été également des enseignes de nomes ou des dieux de métropoles de nomes d'Egypte.

A. Moret a montré que, dans la vallée du Nil, les clans préhistoriques errants avaient des enseignes, dont certaines, correspondant à des tribus qui sont devenues sédentaires plus tard, se retrouvent parmi les emblèmes de nomes, tandis que d'autres, comme l'Eléphant, ont disparu par la suite. Les rois thinites de la Ire dynastie ont stabilisé de nouveaux clans, le Lévrier (?) de Seth, le Chien, le Loup (?), l'Ibis, le Faucon d'Occident.

Puis, dès l'époque de la IIe dynastie thinite, les enseignes de clans sont devenues, dans un certain nombre de cas, des dieux de nomes, comme par exemple le Faucon Horus, la Vache Hathor, le Chien Anubis, l'Ibis Thot, le

Lévrier (?) de Seth Ash, le Naja Ouazet. D'autres fois le dieu de la métropole est distinct de l'emblème du nome : en Haute Egypte le nome du Crocodile appartient à la Vache Hathor, de même que le nome du Naja Ouazet, tandis que le nome du Lévrier passe à l'Ibis Thot et le nome du Lévrier (?) de Seth au Faucon Horus et au Bélier Khoum. Le dieu de la métropole symbolise alors la victoire politique ou sociale d'un groupement sur une population plus anciennement établie et patronnée par le dieu du nome.

Dans certains nomes, le signe de l'enseigne évoque franchement l'issue de ce conflit. C'est le cas de toutes les représentations d'animaux typhoniens, c'est-à-dire des enseignes de clans de Seth : Crocodile, Oryx, Lévrier (?), Poisson oxyrhynque. Le Crocodile a un couteau planté dans l'œil, c'est-à-dire qu'il est dessiné comme une bête tuée ou mutilée après combat ; l'Oryx blanc porte sur son échine le Faucon Horus son vainqueur ; le Lévrier (?) de Seth a été à ce point très tôt défiguré par l'imagerie égyptienne qu'il a été rendu zoologiquement indéterminable.

Enfin, dans un certain nombre de nomes, la nomenclature géographique révèle une troisième phase historique, au cours de laquelle un dieu de métropole en subjugue un autre : le Bélier Ammon remplace ainsi le Faucon Horus, le Taureau Boukhis ou le Taureau (?) Ra ; la Vache Hathor se substitue à la Vache Nebt Het ; Osiris prend le rôle dévolu précédemment au Loup (?) Khentamenti ou au Bélier Khnoum ; enfin le Faucon Horus élimine localement le Chien Anubis.

Il y eut certainement jadis en Egypte plusieurs clans de Taureaux, de Béliers ou de Faucons. Ainsi les Taureaux Ka Khaset, Kem Our, Ka Eseb, qui figurent dans la liste des enseignes de nomes, correspondent à une première strate sociale, tandis que les Taureaux Apis, Boukhis, Mnévis et Ra, dieux de métropole, semblent indi-

quer l'existence d'une deuxième couche sociale. Les Béliers Khoum, Hershef, qui figurent parmi les vieilles divinités de villes, seraient, localement tout au moins, plus archaïques que le Bélier Ammon ; ni les uns, ni les autres ne se trouvent d'ailleurs dans le plus ancien stock social prédominant indiqué par les enseignes de nomes. Le Faucon volant Sepa et le Faucon momifié Akhem (?), emblèmes de nomes, se rattachent à la première strate sociale, tandis que Horus Harakhti (Hor Behedeti), Horus Noubti, Horus Khenti Irti, Horus Khenti Khet, Horus Merti Inhert (Anhor, Onouris), Horus Seped, dieux de métropole, font partie du second stock social.

Toutes les constatations ainsi faites au cours de l'histoire des clans d'Egypte seraient sans doute aussi applicables à la Berbérie, mais nous n'avons point, à beaucoup près, une documentation ethnographique ancienne sur cette contrée comparable à celle que nous ont laissée les premiers habitants de la vallée du Nil. Seules des gravures rupestres néolithiques nous éclairent sur les origines de la société berbère, mais leur interprétation est fort délicate. Du peu que nous savons sur ce sujet se dégage en tous cas cette notion que les animaux totems berbères sont analogues, soit à des insignes de clans de Seth (Oryx, Crocodile), soit à des emblèmes de tribus nilotiques, disparus après les temps préhistoriques (Eléphant), soit à des enseignes de groupements conquis par de nouveaux éléments ethniques dès l'époque thinite (Lièvre, Naja, Crocodile). Ainsi se manifeste le cachet éthiopien et en tous cas africain des clans néolithiques du Sud de la Berbérie et du Sahara.

Indépendamment des espèces zoologiques envisagées dans les paragraphes précédents et dont le caractère totémique est affirmé par des documents préhistoriques ou historiques anciens, Singe, Mouton, Chèvre, Bœuf, Gazelle, Bubale, Buffle, Sanglier-Porc, Eléphant, Lion, Panthère, Lièvre, Oryx, Mouflon, Cerf, Crocodile, Naja,

Céraste, Varan, Autruche, Cigogne, Faucon, Vautour, nombre de bêtes, de plus petite taille pour la plupart, ont dû jouer un rôle dans l'ethnologie traditionnelle de la Berbérie. Ainsi pourraient s'expliquer, au moins en partie, les interdictions de vocabulaire dont sont l'objet, en Afrique mineure, le Hérisson, le Porc-épic, la Hyène, le Chacal, le Renard, la Chouette, le Coq, la Perdrix. D'autre part, la Hyène, le Coq ou la Poule et la Perdrix figurent au nombre des plus vieux toponymes de la contrée. Peut-être y a-t-il enfin quelque rapport entre l'ancienne importance de certains de ces animaux pour les origines tribales nord-africaines et le rôle que jouent ces Vertébrés dans la société berbère moderne. La Hyène, dont la cervelle jouit à la fois de propriétés hallucinantes et génésiques, est souvent capturée vivante pour être sacrifiée au cours de rites de la pluie ou pour, après avoir eu la bouche cousue, servir dans un jeu qui rappelle la course du Taureau emboulé. Le Hérisson et le Porc-épic sont l'objet exclusif de chasses de la part de clubs spéciaux aux mœurs très particulières. Mais en général tous ces Mammifères ou ces Oiseaux ne sont point représentés sur les gravures rupestres et nous ne savons rien de l'ancienneté en Berbérie des traditions ethniques qui les concernent. Au contraire, sur les bêtes examinées précédemment, nous avons toujours au moins quelques indications qui permettent d'entrevoir leur caractère d'animaux-totems, assez hypothétiquement il est vrai pour la plupart, mais cependant avec quelque certitude pour le Magot, le Bélier, le Taureau, l'Eléphant, le Lion, le Céraste.

Les pratiques magiques, auxquelles certains de ces animaux servirent par la suite de support animé, sont particulièrement importantes sous la forme de rites de l'eau pour le Bélier, le Taureau, le Buffle, l'Eléphant, le Crocodile, l'Autruche ; à côté se placent les rites de chasse, avec lesquels se sont peut-être spécialement trouvés

en rapport, le Sanglier, le Lion, la Panthère, le Lièvre, l'Oryx, le Mouflon, les Gazelles, le Bubale ; les premiers de ces rites ont, si l'on peut dire, un caractère plutôt néolithique, et les seconds un facies surtout paléolithique. Enfin les Magots doivent évidemment leur rôle, en matière de magie sympathique berbère, à l'analogie de leur aspect général avec la physionomie humaine ; il est possible que les manifestations ethniques les concernant soient plus récentes et traduisent une mentalité moins archaïque que celles ayant trait aux autres animaux.

BIBLIOGRAPHIE

(1) Sur les premières indications de l'existence d'un totémisme préhistorique en Berbérie, voy. S. GSELL, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, I, Paris, Hachette, 1913, p. 244-248.

(2) L. JOLEAUD, Le rôle des Singes dans les traditions populaires nord-africaines, *Journ. Soc. Africanistes*, I, 1901, p. 117-150. — Etudes de Géographie zoologique sur la Berbérie, Les Primates, Le Magot, *Compt. rend. Congr. Internat. Géogr.*, Paris, 1931 (1934), II, 2, p. 851-863.

(3) L. JOLEAUD, Gravures rupestres et rites de l'eau en Afrique du Nord, I, Rôle des Bovins, des Ovins et des Caprins dans la magie berbère préhistorique et actuelle, *Journ. Soc. Africanistes*, III, 1933, p. 197-282, fig. 3 et pl. II. — Les rites de l'eau aux temps néolithiques dans le Nord-Ouest africain, *Rev. scient.*, LXXI, n° 22, 25 novembre 1933, p. 673-680, 10 fig. — Interprétation des gravures rupestres d'Ovidés et de Bovidés du Néolithique nord-africain d'après des rites magiques berbères actuels de la pluie, *Compt. rend. Inst. Franç. Anthop.*, 15 février 1933, *in L'Anthropologie*, XLIII, p. 675-676. — Les rites magiques de l'eau aux temps néolithiques dans le Nord-Ouest africain, *Actes VIIIe Congr. Inst. H. Et. Marocaines*, Fès, 1933, *in Hespéris*, XIX, 1934, 1-2, p. 201-202.

(4) L. JOLEAUD, Etudes de Géographie zoologique sur la Berbérie, Les Pachydermes, I, Les Sangliers et les Phacochères, *Rev. Géogr. marocaine*, XVII, 3-4, décembre 1933 (1934), p. 177-192.

(5) L. JOLEAUD, Gravures rupestres et rites de l'eau en Afrique du Nord, II, Rôle de l'Eléphant dans la magie préhistorique et dans les légendes populaires historiques de la Berbérie, *Journ. Soc. Africanistes*, IV, 1934 (1935), 2, p. 285-302, fig. 13.

(6) L. JOLEAUD, Etudes de Géographie zoologique sur la Berbérie, Les Ruminants, III, Les Hippotraginés, *Bull. Soc. Géogr. Archéol. Oran,* XXXVIII, 1918, p. 57-86, 9 fig.

(7) L. JOLEAUD, Le Mouflon à manchettes du Maroc à l'Egypte, *La Nature,* n° 2.949, 15 mars 1935, p. 241-243, 3 fig.

(8) L. JOLEAUD, les Ruminants cervicornes d'Afrique, *Mém. Inst. Egypte,* XXVII, 1935, 40 fig.

(9) L. JOLEAUD, Rites relatifs à des gravures rupestres du Sud Oranais, *Compt. rend. Soc. Biogéogr.,* XI, n° 95, 16 novembre 1934, p. 67-68. — Etudes de Géographie zoologique sur la Berbérie, Les Reptiles, II, Les Crocodiliens, *Bull. Soc. Zool. France,* LVIII, 1933 (1934), p. 397-404 et les Poissons, I, Les Silures et les Chromides, *Rev. Géogr. marocaine,* XIX, 1935, 1, 35 p., 3 fig.

(10) Les origines totémiques de la civilisation égyptienne, entrevues par V. LORET, ont fait l'objet d'une série d'études magistrales de A. MORET, résumées notamment dans son livre « Le Nil et la civilisation égyptienne », Paris, in-16, 1926, p. 44-67. — Sur les rapports des civilisations anciennes de la Berbérie et de l'Egypte, voy. L. JOLEAUD, Paléoethnologie du Sahara tripolitain, *La nature,* n° 2.944, 1er janvier 1935, p. 8-11, 5 fig.

De quelques répercussions de l'économie européenne sur l'économie indigène au Maroc

PAR

HENRI **MAZOYER**

CONTRÔLEUR CIVIL SUPPLÉANT

La question se pose de savoir comment va réagir la Société indigène au Maroc mise brutalement au début du siècle en contact avec la société occidentale.

Ces phénomènes de « clash » s'étendent à toutes les branches de l'activité humaine, aussi nous nous bornerons aux mouvements divers de la population indigène dans sa répartition et dans son quantum.

***

On doit noter, d'abord, une inflation considérable et continue de la population urbaine qui en cinq ans s'est accrue de près de 30 %. L'expansion est plus caractérisée pour les villes créées de toutes pièces par le Protectorat ou devant leur essor à l'activité européenne.

Cette constatation est confirmée par le fait que le coefficient de la population agglomérée (13,8 % au Maroc) est beaucoup plus élevé en Algérie et en Tunisie où le contact avec la civilisation occidentale est plus élevé.

***